

De l'instruction

Al-Ahram, 6 avril 1953.

Le nombre de nos étudiants universitaires cette année est de quarante-trois mille, et il serait bon pour l'instruction que ce nombre tombe à la moitié de lui-même. Mais, à notre grand regret — ou à notre grande joie, comme vous voudrez — il augmentera au contraire l'année prochaine à cinquante-trois ou cinquante-cinq mille, ou plus encore.

Et il serait bon pour l'instruction, l'année prochaine, que le nombre des étudiants tombe à moins de la moitié de lui-même. Et si, l'année suivante, leur nombre augmente jusqu'à atteindre soixante-dix mille, il serait bon pour l'instruction que ce nombre retombe à un tiers de lui-même. Et le nombre continuera d'augmenter dans la réalité et de diminuer seulement dans notre idéal, jusqu'à ce que Dieu nous guide vers le droit chemin, le chemin de ceux à qui Il a accordé sa faveur, leur octroyant miséricorde de sa part et leur préparant une juste direction dans leur affaire.

Et ce droit chemin est celui sur lequel ceux qui sont bien guidés ne songent pas à s'opposer à la nature ni à se quereller avec la logique de la vie, ni à détourner de l'instruction un peuple qui veut apprendre, ni à détourner de la lumière un peuple qui veut s'avancer vers la lumière.

Il n'existe sur terre aucune nation où les étudiants s'entassent devant les universités ou les écoles secondaires, et où la nation les détourne des universités et des écoles secondaires par souci de la bonne tenue et de l'excellence de l'instruction. La seule voie consiste plutôt à établir, parmi les universités, les écoles et les instituts d'enseignement, ce qui correspond à l'empressement des gens pour l'assistance et à leur désir de l'accroître. Je ne connais aucun pays comme l'Égypte où les gens s'irritent de l'empressement des fils du peuple à apprendre, alors que cela devrait, de droit, être une source de joie, de contentement et d'allégresse, non une source de regret, de tristesse et d'abattement. Nos anciens nous ont appris, depuis les temps les plus reculés, que le savoir est lumière, que l'ignorance est ténèbres, et que le bien consiste à faire sortir les gens de l'ignorance vers le savoir, et des ténèbres vers la lumière.

C'est ainsi que nous avons appris, et c'est à cela que nous avons appelé, et les gens nous ont entendus et ont répondu à notre appel, et se

sont présentés en quête de savoir jusqu'à ce que ses institutions, dans toute leur diversité, deviennent trop étroites pour les contenir. Les gens se plaignent donc de la rareté de ces institutions, et ceux qui ont la charge de l'instruction sont à deux doigts de se plaindre de l'abondance de ceux qui recherchent le savoir, n'était une certaine pudeur qui les retient d'appeler à l'ignorance, et plus encore d'y maintenir les gens.

Il nous faut donc demander la guidance de Dieu et mettre de l'ordre dans nos affaires, et affronter les faits tels qu'ils sont et comme les hommes doivent les affronter, et tenter d'établir les instituts, les écoles et les universités dont nous avons besoin, afin que le peuple puisse apprendre avec aisance, et sans trouver de difficulté dans cette noble aspiration à une vie noble.

Et je voudrais que les hommes cultivés et les chefs d'opinion pratiquent quelque modestie, mesure et retenue, car Dieu ne les a pas faits tuteurs du peuple, mais les a faits ses conseillers et ses guides. Il est de leur droit de le conseiller, de le guider et de lui dire : voici le bien, poursuis-le, et voici le mal, écarte-toi-en ! — puis de lui laisser ensuite sa liberté ; s'il le veut, il peut les suivre, et peut-être sera-t-il bien guidé, et s'il le veut, il peut s'y opposer, et peut-être ne se trompera-t-il pas ; car les hommes cultivés, parmi les guides, les chefs et les conseillers, ne sont pas à l'abri de l'erreur, et il se peut fort bien qu'ils voient le bien et l'indiquent, et que pourtant le bien ne se trouve pas dans ce qu'ils ont vu, mais se trouve plutôt dans une autre direction que celle vers laquelle ils se sont dirigés.

Et ils sont, en tout cas, des guides et des chefs, non des tuteurs ni des maîtres. Et Dieu a dit à Son Messager : « Tu ne guides pas qui tu aimes, mais Dieu guide qui Il veut. »

Et Il lui a dit également : « Rappelle donc, car tu n'es qu'un rappeleur ; tu n'es pas sur eux un maître. » Il convient donc aux hommes cultivés et aux chefs de savoir qu'ils sont des rappeleurs, non des maîtres, et des guides, non des tuteurs ni des dominateurs. Et l'époque où les hommes d'opinion dominaient le destin du peuple a pris fin, et nous vivons désormais une époque où le peuple domine son propre destin.

Conseillons-le donc et guidons-le, sans le dominer ni le contraindre à autre chose que ce qu'il veut. Et il veut apprendre, apprendre dans les écoles secondaires et techniques et dans les universités ; préparons-lui donc le savoir qu'il veut, orientons-le vers ce que nous croyons être le bien, et détournons-le de ce que nous croyons être le mal, mais sans

dureté ni rigueur envers lui, car cela pourrait le faire sortir de son naturel, et la conséquence en serait un mal pour lui et pour nous tous.

Il nous faut donc demander la guidance de Dieu et mettre de l'ordre dans nos affaires, et avancer avec clairvoyance, et établir, parmi les écoles, les instituts et les universités, ce dont ce peuple aspirant a besoin. Car l'Égypte n'a pas été créée pour l'ignorance — elle qui a fait connaître aux peuples la voie du savoir. Elle n'a pas été créée pour la bassesse — elle qui fut la première à atteindre l'élévation et qui y guida les autres nations. Elle n'a pas été créée pour la stagnation — elle qui fut le premier grand État que l'histoire ait connu.

Et le chef de la révolution a ressenti tout cela avec une force puissante, et l'a exprimé avec une force puissante, lorsqu'il a dit : l'Égypte ne se satisfera pas avant de devenir l'une des grandes puissances. Et l'Égypte ne deviendra pas l'une des grandes puissances quand ses étudiants universitaires n'atteignent que quarante-trois mille parmi un peuple dont le nombre a dépassé vingt millions. Comment donc, quand il en est parmi nous qui souhaiteraient voir ce nombre réduit de moitié ?!

La seule voie vers la grandeur de l'Égypte est que tous ses fils reçoivent l'instruction, chacun selon sa capacité et son inclination, et dans les limites de sa liberté et de sa préparation.

Et la seule voie vers la grandeur de l'Égypte est qu'il n'existe aucune forme de connaissance, aucune branche du savoir, aucune sorte d'activité, où certains de ses fils n'aient leur part et leur participation. La seule voie vers la grandeur de l'Égypte est que le monde entier ressente la forte participation de l'Égypte à son savoir, à son art et à son activité, sous toutes les formes que peut prendre cette activité.

Le peuple égyptien aspire, par sa nature, son instinct et sa volonté cachée et manifeste, à être un grand peuple. Et il fut un grand peuple en bien des époques de sa longue histoire ; qu'est-ce donc qui l'empêche de renouveler sa grandeur et de reprendre son cours dans une vie libre, noble, féconde et productive ? Nous ne devons pas nous irriter que le nombre des étudiants universitaires ait atteint quarante-trois mille — nous ne devons même pas nous satisfaire quand ce nombre atteindra cent mille — mais nous devons établir les universités qui procurent à ce nombre et aux nombres à venir : une étude productive, un savoir utile, le loisir nécessaire à une juste acquisition des connaissances, le contact avec les professeurs, et une large place pour la recherche.

Et je sais parfaitement que le budget de l'État est étroit, et que sa capacité financière est limitée à présent. Mais son budget ne restera pas étroit pour toujours, ni sa capacité limitée de cette manière jusqu'à la fin des temps. Car Dieu fait succéder, après chaque resserrement, un soulagement, et après chaque difficulté, une aisance, et le peuple possède une capacité — une vraie capacité — d'assister le gouvernement et d'établir, parmi les écoles et les instituts du savoir, ce que la main de l'État est trop courte pour établir. Pourquoi donc ne pas l'y orienter, pourquoi ne pas le lui réclamer, pourquoi ne pas l'y pousser avec insistance ?!

Que le gouvernement me croie, et que la révolution me croie aussi, et que soit menée cette expérience que je propose. Mais il faut la mener avec sérieux et résolution, déterminés et sans hésitation, afin de décider qu'il faut à l'Égypte, dans les dix prochaines années, un nombre précis d'écoles secondaires et un nombre précis d'universités et d'instituts scientifiques supérieurs. Et exposons clairement la part de chaque région dans ces écoles, instituts et universités. Et exposons au peuple ce que l'État peut entreprendre d'établir lui-même, et ce que les régions elles-mêmes doivent entreprendre d'établir, et appelons-les à devancer les autres dans cette bonne œuvre. Car toute région qui serait la première à établir ce dont elle a besoin d'écoles et d'universités en recevrait la récompense — et quelle récompense — une fois que le gouvernement entreprendrait de recevoir ces écoles et ces universités, et de permettre aux étudiants de les fréquenter et aux professeurs d'y enseigner. Cela serait plus propre à faire sentir au peuple son devoir et son droit, à l'inciter à accomplir son devoir et à gagner son droit, et à lui apprendre qu'un peuple vivant et vigilant n'attend pas que le bien lui tombe du ciel, mais gagne ce bien par l'union qui lui permet de coopérer dans la vertu et le bien, par l'ordre qui empêche ses efforts de se disperser et son activité de se confondre, et par le travail qui lui permet une production utile et durable à travers le temps.

Et ainsi ces trois mots, que le chef de la révolution a faits la devise de cette révolution, deviennent des mots pleins de sens, désignant une chose réelle et réalisée, non prononcés par les seules langues, mais palpitant dans les cœurs, médités par les esprits, prononcés par les langues et accomplis par les mains, de sorte qu'ils deviennent des réalités que les yeux voient et que les mains touchent et que les générations se transmettent, par lesquelles l'Égypte parvient à être un grand pays habité par un grand peuple.

Laissons donc cette crainte qui fait fondre nos cœurs de frayeur quand nous voyons l'empressement pour l'instruction secondaire et supérieure ; réjouissons-nous-en plutôt et encourageons-la, et poussons le peuple à se tourner, outre cela, vers d'autres formes de savoir et d'autres sortes d'activité. Puis accordons ce que nous faisons avec ce que nous disons, et ce que nous faisons aujourd'hui avec ce que nous voulons faire demain, et efforçons-nous de ne pas nous tromper nous-mêmes sur la vérité, ni de nous flatter d'illusion et de fantaisie.

Le comité de politique de l'instruction a décidé, par exemple, de réimposer des frais sur les examens pour l'obtention du certificat préparatoire et secondaire, et je m'y suis opposé sans succès, et ce fut parmi les raisons qui m'ont poussé à démissionner de ce comité, car je ne pouvais revenir sur un droit que le peuple avait déjà gagné.

Que lis-je donc aujourd'hui dans les journaux ? Je lis que le ministère a décidé, cette année, de supprimer entièrement les frais d'examen, sans exception.

Le ministère décide, cette année, de supprimer les frais, malgré ce que nous savons de l'étroitesse du budget, et il a bien fait. Mais comment comprendre cette suppression des frais cette année, alors qu'ils figurent dans le nouveau projet de loi ?

Et le gouvernement se montre rigoureux au début de l'année dans le recouvrement de tel ou tel de ces frais, poussant cette rigueur à l'excès, puis finit, en fin de compte, par exempter ces frais — et il fait bien lorsqu'il témoigne ainsi de la bonté envers les gens, mais ne vaudrait-il pas mieux commencer par cette bonté, afin que les gens puissent accueillir leur année en souriant, sans peine, sans difficulté, sans contrainte ?!

Et les universités se montrent rigoureuses dans leurs frais, et poussent cette rigueur à l'excès, jusqu'à la porter à son comble, jusqu'à ce que le chef de la révolution et le chef du gouvernement viennent à connaître les réalités de la vie que les gens vivent réellement, sur quoi cette rigueur se change en souplesse et en indulgence. Pourquoi ne pas prendre, dès le départ, la souplesse et l'indulgence comme fondement du lien entre gouvernants et gouvernés ?

Et les universités se montrent rigoureuses quant au nombre d'étudiants qu'elles peuvent admettre, jusqu'à ce que, après avoir accablé les gens de difficulté en cette matière, une parole de bien descende d'en

haut, et que la difficulté se change en aisance et la contrainte en soulagement. Pourquoi n'accordons-nous pas nos actes avec la logique de la vie, épargnant aux gens, et nous épargnant à nous-mêmes, bien des difficultés et des contraintes, et gardant nos efforts purs pour le travail et la production, exempts de souci, de dépit, de chagrin et de peine ?

Cela serait plus apte à accorder à nos efforts une plus grande part de fécondité, une capacité plus large pour le bien, et à rendre toutes nos affaires égales et cohérentes, sans tortuosité ni désordre.

Puissions-nous accueillir toutes les affaires de l'instruction avec le contentement, l'allégresse et le sourire qui leur conviennent, et nous souvenir de la noble parole dans tout ce que nous tentons des affaires du peuple : « Vous avez été envoyés pour faciliter, non pour rendre les choses difficiles. »